

Meyan
Traoré

L'Appel de l'Ailleurs



Roman inspiré de faits réels
Tome 1

Contents

Introduction :	2
Note sur l'auteur :	3
Chapitre 1 : Le Départ.....	4
Adieux à Bamako, une enfance derrière soi.....	4
Chapitre 2 : Les Premiers Pas en France.....	9
Valence, une ville d'espoir et de doutes.....	9
Chapitre 3 : Le Poids des Choix et des Sacrifices	18
Entre indépendance et solitude	18
Chapitre 4 : Les Appels de l'Absence	29
La distance et ses échos.....	29
Chapitre 5 : Le Mariage Refusé	42
Briser les chaînes des traditions.....	42
Chapitre 6 : Paris, Un Nouveau Départ.....	50
Entre ambitions académiques et redéfinitions personnelles.....	50

MON ROMAN :

Introduction :

"L'histoire d'une jeune femme en quête d'identité et de résilience"

Tiré de faits réels, ce roman raconte le parcours bouleversant d'Penda, une jeune femme du Mali, qui quitte sa terre natale pour poursuivre ses études en France. Ce qu'elle pensait être un voyage vers un avenir prometteur devient rapidement une épreuve de survie : loin de ses proches, elle affronte la solitude, le poids accablant des deuils à distance, et la pression de subvenir à ses besoins tout en menant des études exigeantes.

Entre les sacrifices personnels et les dilemmes familiaux, notamment le refus d'un mariage traditionnel, Penda se bat pour préserver ses valeurs et sa liberté. Chaque choix qu'elle fait la rapproche un peu plus de son identité véritable, mais à quel prix ? Ce récit poignant explore les frontières invisibles entre espoir et résilience, où triompher ne signifie pas seulement réussir, mais aussi ne jamais cesser de croire en soi.

"Un récit qui transcende les frontières, une leçon de courage et de foi qui vous marquera longtemps."

Note sur l'auteur :

Je suis **Traoré Meyan Dite Mariam**, en tant qu'étudiante étrangère en France, j'ai traversé de nombreuses épreuves et ces expériences m'ont donné une perspective unique sur la vie, et m'ont motivé à transmettre mon parcours, en espérant que cela puisse offrir de la force et de l'espoir à ceux qui traversent des situations similaires.

Ce roman s'adresse à tous ceux qui, à un moment ou à un autre, se sont sentis seuls face aux défis de la vie. Qu'il s'agisse d'étudiants qui luttent pour réussir, de personnes éloignées de leurs proches, ou simplement de ceux qui cherchent une source d'inspiration, ce livre a été écrit pour vous.

En écrivant ce roman, je me suis dit : **pourquoi ne pas partager mon histoire ?** Pourquoi ne pas offrir, à travers les mots, un peu de cette lumière que j'ai réussi à retrouver sur mon propre chemin ?

Mon roman est donc inspiré de ma propre vie, bien que certaines parties restent fictives, je laisse le soin aux lecteurs de faire la différence. Penda, le personnage principal, traverse des épreuves qui sont directement issues de mon expérience personnelle. À travers elle, je souhaite encourager tous ceux qui, comme moi, se battent pour réussir, malgré les obstacles. **Parce que, parfois, le simple fait de savoir qu'on n'est pas seul dans cette lutte peut être une source de motivation et d'inspiration.**

Chapitre 1 : Le Départ

Adieux à Bamako, une enfance derrière soi

Les souvenirs de Penda affluaient dans son esprit comme une douce mélodie. Elle revoyait les journées passées à jouer avec ses cousins et cousines, et plus particulièrement ce matin-là, lorsqu'ils faisaient du vélo sur une colline proche de la maison familiale. Elle se rappelait encore de son vélo sans frein, et de la voix de son cousin qui lui criait alors qu'elle dévalait la pente :

« Une fois en bas, saute et laisse le vélo continuer, je le récupérerai ! »

Elle avait obéi, partagée entre le rire et la peur, tandis que le vélo poursuivait sa course folle.

Il y avait aussi ces longues journées passées entre cousines, à cuisiner, se maquiller et danser, dans une insouciance totale.

Ces souvenirs lui réchauffaient le cœur, mais ravivaient en même temps la douleur de la séparation à venir.

Le soleil déclinait lentement sur Bamako, enveloppant la ville d'une lumière dorée. Dans les ruelles animées de Korofina, quartier vivant et bruyant, résonnaient les rires des enfants et les discussions animées des adultes. La chaleur du soir laissait place à une légère brise, mêlée aux parfums d'épices et à la poussière soulevée par les pas des passants.

Dans la cour de la maison familiale, Penda se tenait entourée des siens. Chaque regard, chaque parole, chaque sourire semblait graver en elle une dernière empreinte avant le départ.

Toute la famille s'était rassemblée dans le grand salon de mémé, la grand-mère de Penda. Son visage était marqué par une tristesse

profonde, comme si ce départ annonçait une séparation définitive. En la voyant pleurer, Penda ne savait que faire. À cet instant, les souvenirs des soirées animées chez mémé envahirent son esprit.

Les contes d'antan qu'elle racontait tard dans la nuit, les séries télévisées que toute la famille venait suivre dans son salon, le brouhaha incessant mêlant cris, pleurs et éclats de rire... La nourriture abondante, les voix qui se superposaient, la vie, tout simplement.

Penda sentit son cœur se serrer. Quitter tout cela, quitter cette vie, pour en construire une autre ailleurs, lui semblait soudain terriblement douloureux.

La maison de Korofina, grande et colorée, avait été son monde depuis toujours. Elle y avait grandi, entourée de ses frères, sœurs, cousins, cousines, oncles et tantes. La voix chaleureuse de sa grand-mère résonnait dans le fond, rappelant des souvenirs. Aujourd'hui, tout cela semblait prendre une autre dimension, une forme de nostalgie douce-amère, car Penda savait que ce moment serait inoubliable, un tournant dans sa vie.

Sa mère, rayonnante dans son pagne aux couleurs vives, se tenait à côté d'elle, lui tenant la main avec une douceur presque tremblante. « Tu es prête ? » demanda-t-elle d'une voix calme, mais Penda sentit derrière cette question une profonde inquiétude, une inquiétude que sa mère n'arrivait pas à cacher. Les yeux de celle-ci brillaient, mêlant fierté et tristesse. Penda hocha la tête, un sourire fragile sur les lèvres. « Oui, maman, je suis prête. »

Son père, plus en retrait, observait la scène en silence, son regard implacable fixant l'horizon. Il n'était pas du genre à exprimer ses émotions, mais Penda savait que ce départ pesait lourdement sur lui. Il l'avait toujours protégée, guidée, mais jamais par des mots. C'était un homme de peu de paroles, mais de gestes forts. Alors, même sans dire un mot, il s'avança et, d'un signe de tête, la fit comprendre qu'il était là, derrière elle, prêt à l'accompagner dans ce moment difficile.

À l'extérieur, toute la famille était rassemblée, et même quelques voisins s'étaient joints à l'événement. Les adieux se succédaient dans un brouhaha d'émotions. Les enfants couraient autour, les plus jeunes pleuraient tandis que les plus âgés offraient des sourires pleins de sagesse et de conseils. Les cousins et cousines se bousculaient autour d'Penda, la serrant dans leurs bras. Les mains tremblaient, les voix se brisaient sous le poids de la séparation. Penda les regardait, le cœur lourd, tout en sentant une chaleur infinie se répandre dans ses veines. Ses racines étaient là, solides et indéfectibles, mais ce départ marquait l'adieu à une partie d'elle-même, une partie de son enfance.

Dans la voiture qui les conduisait à l'aéroport, son père, silencieux comme à son habitude, conduisait d'une main ferme, les yeux concentrés sur la route. Penda, assise à ses côtés, se tenait droite, serrant la poignée de sa valise avec une force qui trahissait la tempête de sentiments qui se jouait en elle. À travers la vitre, elle apercevait les visages familiers de sa famille qui les suivaient à pied, ses frères et sœurs agitant les mains avec des sourires mélangés de tristesse et d'encouragement.

L'aéroport, avec ses allées et venues incessantes, était en contraste total avec la chaleur calme de sa maison. Penda respira profondément avant de quitter la voiture, observant une dernière fois la silhouette de son père derrière le volant. Les mots étaient inutiles, mais son regard, aussi froid soit-il, lui transmettait une force qu'elle chérirait au fond d'elle pour les mois à venir. Elle se tourna vers sa mère, qui l'étreignait une dernière fois, la serrant contre elle avec une douceur infinie, un geste qui disait tout ce qu'aucun mot n'aurait pu exprimer.

Dans la file d'attente pour l'embarquement, Penda sentit la lourdeur de ce départ peser sur ses épaules. Elle savait que ce voyage vers Valence, pour poursuivre sa licence en mathématiques et informatique, était un saut vers un avenir qu'elle avait toujours rêvé, mais il n'était pas sans sacrifices. Sa famille l'avait toujours soutenue dans ses études, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser à tout ce qu'elle laissait derrière elle : les rires de ses cousins, les conseils de ses tantes, les disputes sans fin avec ses frères et sœurs. Tout ce qui avait fait d'elle celle qu'elle était s'éloignait, et chaque instant semblait l'éloigner un peu plus de ses racines.

Elle monta à bord de l'avion, se glissant dans son siège avec une calme résignée. Tandis que l'avion décollait, Penda regardait à travers le hublot, observant la ville qui grandissait de plus en plus petite sous elle. Ses pensées se mêlaient, partagées entre l'excitation d'un avenir inconnu et la douleur de ce départ définitif.

La chaleur de Bamako, la proximité de sa famille, tout cela semblait se dissiper dans les airs, emporté par la vitesse du vol.

Elle savait que ce voyage allait être une étape difficile, mais elle avait en elle la conviction qu'elle reviendrait plus forte. Parce que ce départ, bien que douloureux, était le début d'une aventure qu'elle avait longtemps rêvée. Elle se leva un moment, se dirigea vers la fenêtre, et laissa les nuages l'entourer, son cœur battant pour l'inconnu qui l'attendait à Valence.

Mais dans ces moments de solitude et de difficulté, Penda se raccrochait à des souvenirs tendres et lumineux de sa vie au Mali. Elle pensait souvent à sa grand-mère, à son sourire espiègle et à ses farces mémorables.

Parfois, la solitude lui donnait envie de revivre ces moments de pur bonheur avec sa mémé. Elle revoyait encore sa grand-mère rassembler tous les petits-enfants autour d'une marmite prétendument remplie de poulets que sa tante avait apporté. Quand elle avait ouvert la marmite, nettoyée et vide, les rires des enfants avaient éclaté, accompagnés du sourire espiègle de mémé. Ces souvenirs simples, mais vivants, donnaient à Penda une force douce pour affronter ses journées difficiles.

Chapitre 2 : Les Premiers Pas en France

Valence, une ville d'espoir et de doutes

Lorsque Penda atterrit en France, ce ne fut pas Valence qui l'accueillit, mais Paris. Plus précisément, l'aéroport Charles-de-Gaulle, immense, froid et impersonnel. Dès la sortie de l'avion, l'air d'octobre, sec et mordant, lui saisit le visage. Rien à voir avec la chaleur de Bamako. Ici, tout allait vite, trop vite.

Elle n'eut pas le temps de s'arrêter, ni de contempler quoi que ce soit. Son voyage était loin d'être terminé. Valise à la main, le cœur serré, elle monta dans un taxi en direction de Paris, jusqu'à la gare de Lyon. Les routes inconnues défilaient sous ses yeux, tandis que son esprit, déjà épuisé, tentait de suivre le rythme. Tout lui semblait immense, bruyant, écrasant.

À la gare de Lyon, elle se retrouva seule au milieu de la foule, cherchant son train, surveillant l'heure, serrant ses papiers contre elle comme si elle risquait de les perdre. Le TGV pour Valence partit enfin, l'emportant plus au sud, mais sans lui offrir de répit. Assise près de la fenêtre, elle regardait le paysage défiler à toute vitesse, incapable de se détendre. Elle savait qu'elle arrivait en retard. Un mois de retard.

L'université avait commencé le 1er septembre. Nous étions déjà en octobre.

À son arrivée à Valence TGV, la fatigue était écrasante. Un dernier taxi la conduisit jusqu'à un hôtel modeste, sa seule solution provisoire. Elle n'avait pas de logement. Tout s'était fait trop vite. Son départ avait été soudain, précipité, sans le temps de chercher un studio étudiant, sans préparation réelle. Elle poserait ses valises

dans une chambre d'hôtel, sans savoir combien de jours, ou de semaines elle y resterait.

Cette nuit-là, seule dans cette chambre impersonnelle, Penda réalisa pleinement l'ampleur de la situation. Elle était en France, oui. Mais sans logement, avec un budget qui fondait déjà, et un retard universitaire inquiétant. Les cours avaient commencé sans elle. Les bases avaient été posées. Et elle, elle arrivait après coup, avec tout à rattraper.

Son esprit était envahi par une liste interminable de choses à faire : s'inscrire correctement à l'université, comprendre les cours, trouver un logement en urgence, gérer les dépenses, s'adapter à un pays nouveau, à une ville inconnue, tout en portant le poids de l'éloignement et des attentes familiales.

Ce n'était pas l'arrivée qu'elle avait imaginée.
Ce n'était pas un début en douceur.

C'était une entrée brutale dans une nouvelle vie, faite d'urgence, d'incertitude et de solitude. Et pourtant, au fond d'elle, malgré la peur et l'épuisement, une conviction demeurait : elle n'avait plus le droit de reculer.

premiers jours furent un tourbillon de formalités administratives et de nouveaux apprentissages. La filière maths-informatique, qu'elle avait envisagé comme un domaine d'excellence, se présentait sous un jour plus complexe. Contrairement aux mathématiques qu'elle maîtrisait à la perfection, les concepts d'informatique, les langages de programmation et les algorithmes lui étaient étrangers, et elle se sentait à la traîne par rapport à ses camarades. « Suis-je vraiment à ma place ici ? » se demandait-elle

souvent, observant les autres discuter aisément des langages de programmation, tandis qu'elle luttait pour comprendre les bases.

La difficulté des études n'était pas le seul défi. Trouver un logement devint une tâche herculéenne. Les résidences universitaires étaient déjà toutes complètes, laissant Penda face à une décision difficile : trouver un appartement indépendant. Pendant ce temps, elle séjournait à l'hôtel, une dépense imprévue qui érodait peu à peu ses économies. Chaque soir, le poids des frais et l'incertitude de ses prochaines semaines rendaient son sommeil agité. Le stress s'accumulait, et les journées filaient à toute allure, chaque cours d'informatique la laissant plus confuse et dépassée.

Malgré tout, Penda refusait de s'appuyer sur le soutien financier que son père lui avait minutieusement préparé. Chaque année, il constituait un compte bloqué qui aurait pu couvrir largement ses dépenses. Mais Penda aspirait à l'indépendance. Elle voulait tracer sa propre voie, ressentir la fierté d'avoir surmonté les épreuves par ses propres moyens. L'aide de son père restait une sécurité, un filet invisible qu'elle choisissait de ne pas utiliser.

Et même si elle savait que son père ne lui en voudrait pas d'utiliser ce compte bloqué, elle préférait vivre plus modestement, dans l'espoir de pouvoir un jour le rembourser de ses propres efforts.

Elle commença à chercher un travail à temps partiel, une autre bataille qui venait s'ajouter !

Penda fit vite la connaissance de ses camarades de promotion, et parmi eux, plusieurs jeunes boursiers venus du Mali, qui étaient

arrivés un mois avant elle. Ils étaient connus comme les "boursiers d'excellence", un groupe d'étudiants triés sur le volet, dont les performances académiques étaient saluées tant au Mali qu'en France. Oumou et Kanou faisaient partie de ce groupe. Kady était dans une autre filière, mais elle avait une affinité immédiate avec Penda. Les deux jeunes femmes se comprenaient sans avoir besoin de beaucoup de mots ; elles avaient en commun cette volonté d'aller de l'avant, mais aussi cette nostalgie des leurs, du pays, de la chaleur des retrouvailles familiales.

Un soir, lors d'une rencontre informelle à l'université, Kady approcha Penda avec un sourire complice.

« Penda, tu viens à la fête d'intégration des boursiers demain soir ? », lui demanda-t-elle en espérant que Penda accepterait.

Penda baissa les yeux et hésita un instant. Les événements de ce genre, envahis par des foules d'inconnus et des conversations animées, la mettaient profondément mal à l'aise. De nature réservée, l'idée de se retrouver seule au milieu de tant de visages étrangers la troublait. Et puis, son esprit était déjà accaparé par des urgences bien plus pressantes : rattraper son retard universitaire, trouver un logement au plus vite, et décrocher un emploi étudiant pour pouvoir tenir.

« Je... je ne suis pas sûre. Je ne connais pas bien encore tout le monde... », répondit-elle, la voix hésitante.

Kady, avec une douceur maternelle, insista : « C'est une excellente occasion pour te faire des amis, et tu sais bien que, ici, nous sommes tous dans le même bateau. Ne t'inquiète pas, je serai là pour te présenter les autres. »

Penda baissa les yeux, son visage se colorant légèrement. Elle savait que Kady avait raison, mais l'idée de sortir de sa zone de confort la paralysait. Pourtant, au fond, elle avait envie de s'intégrer, de découvrir cette nouvelle vie, de briser la timidité qui l'enfermait parfois dans ses propres pensées. Mais le doute persistait.

« Merci, mais je préfère rester ce soir. Ce n'est peut-être pas le moment pour moi. »

Kady hocha la tête, compréhensive. « D'accord, mais si tu changes d'avis, viens me trouver. »

Penda, un peu coupable, sourit faiblement. Peut-être une autre fois, pensa-t-elle.

Les jours suivants, Penda se concentra sur ses études et sa recherche de logement. Mais à chaque fois qu'elle passait devant la salle où la fête d'intégration avait eu lieu, elle se sentait un peu plus en retrait. Les rires et les voix des autres étudiants résonnaient à

ses oreilles, mais elle avait choisi de ne pas y participer. Elle se disait que ce n'était qu'une fête, qu'il y en aurait d'autres, qu'elle pourrait y aller quand elle serait prête. Mais cette réflexion, un peu trop rationnelle, ne parvenait pas à combler le vide qu'elle ressentait.

Les jours se succédaient, et chaque matin, elle se rendait à l'université en espérant que cette sensation de déconnexion finirait par disparaître. Mais, en attendant, elle continuait de se battre avec ses cours, essayant de rattraper son retard et de se faire une place parmi ses camarades.

Un matin, alors qu'elle errait dans la cour de l'université, une pile de notes serrée contre elle, le découragement prit le dessus. Elle tenait les feuilles dans ses mains comme une ancre, mais elle se sentait submergée par une vague d'incompréhension. Chaque ligne de code, chaque équation semblait aussi étrange et inaccessible qu'un univers parallèle. Pourquoi est-ce que tout est si difficile ici ? Pourquoi est-ce que je ne comprends rien ?

Les visages de ses camarades, concentrés et sereins, semblaient se brouiller autour d'elle, comme si une barrière invisible la séparait de ce monde qu'elle avait choisi de conquérir. Penda se sentit d'un coup perdu. Dans ses souvenirs, au Mali, les matières étaient difficiles, mais elle s'en sortait toujours avec détermination et travail. Ici, tout lui échappait, et un sentiment de solitude pesait lourdement sur ses épaules.

« Je vais échouer... Je ne vais jamais rattraper ce retard... »

Elle s'assit sur un banc de la cour, sans vraiment y penser, les larmes commençant à envahir ses yeux, brouillant sa vision. C'était la première fois depuis son arrivée en France qu'elle se sentait aussi perdue, aussi fragile. L'incertitude, le poids des attentes, de sa famille, de son propre idéal d'excellence, l'écrasaient.

« Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à me faire une place ici ? »

Elle ne remarqua pas tout de suite la présence qui s'approchait d'elle. Ce fut une voix calme, douce, mais pleine de bienveillance qui la fit sortir de sa torpeur.

« Penda, ça va ? » demanda un professeur, d'un ton préoccupé. C'était le professeur d'informatique, celui qui, un mois plus tôt, l'avait encouragée à ne pas se laisser abattre malgré son retard.

Penda, surprise par cette voix, releva lentement la tête. Ses yeux étaient rouges et pleins de larmes, mais elle n'eut pas le courage de les essuyer. Elle se sentit soudainement vulnérable, comme si la douleur de son échec venait d'être exposée à la lumière.

Elle prit une profonde inspiration et, d'une voix tremblante, elle expliqua : « Je suis... je suis perdue. Je ne comprends rien à ces cours. Je suis en retard sur tout le monde, je ne vais jamais y arriver. Je... »

Elle se tut un instant, incapable de finir sa phrase. Les mots se bloquaient dans sa gorge, étouffés par l'angoisse.

Le professeur, d'un regard empathique, s'assit à côté d'elle sur le banc, sans rien dire pendant quelques instants. Puis, il parla doucement, mais avec fermeté : « Penda, je comprends que ce soit difficile. Mais tu n'es pas seule dans cette situation. Beaucoup d'étudiants rencontrent des obstacles au début. Et le fait que tu sois ici, en train de lutter pour comprendre, montre déjà ta détermination. Ce n'est pas la vitesse à laquelle tu avances qui compte, c'est ta volonté de continuer, même lorsque c'est dur, et généralement les étudiants maliens ils s'en sortent toujours »

Elle leva les yeux vers lui, étonnée. Il continuait : « Tu es ici parce que tu as des capacités. Les retards peuvent être rattrapés. Ce que tu traverses maintenant, c'est un défi, pas un échec. Et je suis là pour t'aider, Penda. Nous allons mettre en place un plan de révision personnalisé pour toi. Pas de panique. Un pas après l'autre, tu vas y arriver. »

Penda hocha la tête, d'abord incrédule, mais une lueur d'espoir commença à naître en elle. Peut-être qu'il a raison. Peut-être que ce n'est pas la fin du monde. Elle se rendit compte qu'elle n'était pas seule dans cette épreuve, qu'elle avait les moyens de surmonter ses difficultés, même si cela semblait insurmontable à cet instant précis.

Les journées suivantes furent consacrées à ce plan de révision. Le professeur, avec l'aide de la responsable des licences, lui proposa des sessions de tutorat et des explications adaptées. Chaque soir, Penda passait des heures à étudier, mais petit à petit, les concepts en informatique commencèrent à avoir un sens. Les lignes de code, qui lui semblaient autrefois être un mystère insondable, commencèrent à se démystifier, et chaque succès, aussi petit soit-il, nourrissait sa détermination.

En quelques semaines, Penda retrouva sa confiance. Elle ne se contenta pas de rattraper son retard ; elle surpassa même ses propres attentes. Et à travers cette épreuve, elle apprit quelque chose de fondamental : ce n'était pas la perfection qu'elle recherchait, mais la résilience. Elle comprit que l'échec n'était pas un point final, mais un tremplin vers une nouvelle forme de réussite.

Chapitre 3 : Le Poids des Choix et des Sacrifices

Entre indépendance et solitude

Le quotidien à Valence devint peu à peu un rythme auquel Penda s'efforçait de s'adapter. Les premiers mois, marqués par la solitude et le doute, forgèrent en elle une détermination nouvelle, presque douloureuse. Elle comprit alors une vérité essentielle : face à l'adversité, elle devait apprendre à puiser en elle des ressources qu'elle ignorait posséder. Pourtant, la vie d'étudiante en France ne se résumait pas aux cours ni aux défis académiques. Elle était aussi faite de combats silencieux, de choix contraints et de renoncements intimes.

La recherche de logement fut l'un des premiers obstacles. Jour après jour, Penda contactait des résidences étudiantes, encore et encore. Les réponses se ressemblaient toutes : *complet, plus de disponibilité, liste d'attente fermée*. Le temps passait, l'hôtel devenait trop cher, et l'angoisse grandissait. Chaque appel se soldait par une déception, chaque mail sans réponse alourdissait un peu plus son découragement.

À bout d'options, elle prit une décision qu'elle n'avait jamais envisagée : contacter une agence immobilière. Foncia. L'appartement qu'on lui proposa était grand, bien trop grand pour une étudiante seule. Et surtout, entièrement vide. Des murs blancs, un sol froid, un silence pesant. Mais elle n'avait plus le luxe de choisir.

Elle signa.

Les premiers jours furent les plus rudes. L'appartement était vide de tout. Il n'y avait ni lit, ni matelas. La cuisine, elle aussi, était

déserte : pas de réfrigérateur, pas de placards remplis, pas même de nourriture. Penda passait ses journées à tenir debout grâce à quelques gorgées d'eau et à la fatigue qui coupait parfois la faim. Les soirs, elle s'allongeait à même le sol, enveloppée dans une couverture trop fine, le dos contre le carrelage glacé. Le froid remontait lentement, s'insinuant dans son corps déjà épuisé. Dans le silence de l'appartement, son estomac vide se rappelait à elle, mais elle serrait les dents. Il fallait tenir.

Allongée là, les yeux ouverts dans l'obscurité, elle se demandait parfois comment elle en était arrivée là. Si loin des siens. Si seule.

Peu à peu, elle dut acheter l'essentiel : un lit, une table, quelques chaises, de quoi cuisiner. Chaque achat entamait un peu plus ses économies. En quelques semaines, tout l'argent qu'elle avait mis de côté s'évapora. Elle se retrouva sans travail, sans marge de manœuvre, et avec des charges qui s'accumulaient.

Un soir, assise sur son lit enfin installé, le téléphone à la main, elle hésita longuement avant d'appeler ses parents.

— « *Papa... maman...* » commença-t-elle, la voix hésitante.

— « *Qu'est-ce qu'il y a, ma fille ?* » demanda sa mère, immédiatement inquiète.

Penda inspira profondément.

— « *J'ai trouvé un appartement... mais tout s'est fait très vite. J'ai dû acheter les meubles, payer les frais... Je n'ai pas encore trouvé de travail.* »

Un silence s'installa à l'autre bout du fil.

— « *Tu n'as plus d'argent ?* » demanda doucement son père.

— « *Il ne me reste presque rien...* » avoua-t-elle, la gorge serrée.

Elle détestait ce moment. Demander de l'aide. Dépendre à nouveau. Elle qui voulait tout assumer seule.

— « *Ne t'inquiète pas,* » répondit son père d'une voix calme mais ferme. « *L'essentiel, c'est que tu sois en sécurité et que tu continues tes études. On va t'aider.* »

Les larmes montèrent aux yeux de Penda.

— « *Merci... Je vous rembourserai. Je vous le promets.* »

— « *Concentre-toi sur l'essentiel,* » conclut sa mère avec douceur.

Ce soir-là, Penda comprit que l'indépendance avait parfois un prix lourd à porter, et que demander de l'aide n'était pas un échec, mais une étape. Une étape difficile, mais nécessaire. Sa vie en France s'écrivait ainsi : entre courage et vulnérabilité, entre fierté et renoncement, dans cet apprentissage lent et douloureux de l'âge adulte.

Pour Penda, maintenir un équilibre entre études et vie quotidienne n'était pas un choix, c'était une nécessité. L'éloignement de sa famille lui pesait, mais il l'aidait aussi à comprendre la profondeur des liens qui la rattachaient à son passé et la poussaient vers l'avenir. Les appels de sa mère, ponctués de conseils bienveillants et de prières, étaient un rappel constant de l'amour inconditionnel qui l'attendait au Mali. Pourtant, au fil de ces échanges, elle taisait presque toujours la réalité de ses nuits sans sommeil, passées à réviser, et de ses journées épuisantes à enchaîner les cours, les recherches de travail et les trajets sans fin.

La vie devint plus complexe en licence 2, lorsque Penda, en quête d'indépendance, accepta deux emplois en parallèle de ses études. Le premier était un poste d'appui au personnel de la bibliothèque universitaire. Là, elle appréciait le calme des étagères de livres, le parfum du papier ancien et la routine des étudiants qui passaient la

porte, chacun avec ses propres rêves et batailles. Travailler à la bibliothèque lui offrait des moments de répit et des opportunités d'étudier entre les heures de service.

Mais les besoins financiers l'obligèrent à trouver un second emploi. Après des recherches infructueuses, elle finit par décrocher un poste comme auxiliaire de vie pour l'entreprise Destia. Son rôle consistait à assister des personnes âgées dans leurs tâches quotidiennes : les aider à se nourrir, les accompagner dans des promenades et leur tenir compagnie. C'était un travail exigeant, physiquement et émotionnellement, mais il avait quelque chose de profondément humain qui touchait Penda. Chaque visite apportait son lot d'histoires, de rires, et parfois de larmes. Elle se lia d'amitié avec plusieurs « papis » et « mamies », tissant des liens qui dépassaient le cadre strict du travail.

L'une des dames qu'elle accompagnait régulièrement, Mme Monique Leroux, avait été institutrice dans sa jeunesse. Monique, toujours pleine de sagesse et de vivacité, devint une figure maternelle pour Penda. Leur complicité se renforça au fil des mois. Un après-midi, alors qu'elles savouraient une tasse de thé dans le salon lumineux de Mme Leroux, celle-ci se mit à raconter à Penda des anecdotes de sa jeunesse.

« Tu sais, Penda, dans mon métier, j'ai vu passer des élèves de tous horizons. Mais il y en avait un qui m'a particulièrement marquée. Il était toujours en retard, ne rendait jamais ses devoirs à temps, mais il était incroyablement brillant, malgré tout. J'ai toujours cru que

l'échec n'était qu'un tremplin. Ce n'est pas la chute qui compte, c'est la façon dont tu te relèves. »

Penda, qui avait souvent des moments de doute sur son parcours, écouta avec attention. Ces mots résonnaient profondément en elle. Elle se sentait parfois perdue, submergée par le poids des études et des emplois à jongler. Mais ces paroles de Mme Monique étaient un phare dans l'obscurité. « L'échec n'est qu'un tremplin. » Elle répéta cette phrase dans sa tête comme un mantra, la reliant à chaque moment difficile.

Parfois, pendant les week-ends, quand Penda n'avait pas de service à la bibliothèque ni de cours, elle rendait visite à Mme Monique. C'était devenu un petit rituel, une façon pour elle de se détendre et de se ressourcer. Un jour, elle apporta même un plat du Mali, un « tika daiguai », un plat traditionnel composé d'arachide et de viande en sauce, qu'elle avait cuisiné avec soin.

« C'est délicieux, Penda ! » s'exclama Mme Monique en prenant une bouchée.

« C'est comme un voyage, ce plat. J'ai l'impression de goûter un peu de chez toi, du Mali. Quelle merveille ! »

Penda sourit, heureuse de faire découvrir un peu de sa culture à cette femme qu'elle avait prise sous son aile, comme une mamie de substitution.

Les mois passaient, et leur complicité grandissait. Un jour, lors d'une visite, Mme Monique, un peu émue, lui tendit un petit paquet. C'était un cadeau, joliment emballé.

« Penda, j'aimerais te donner quelque chose... quelque chose qui a beaucoup de valeur pour moi. Je sais que ça peut paraître un peu étrange, mais tu es devenue une amie précieuse, et j'aimerais que tu acceptes ce cadeau. »

Penda regarda le paquet, hésitante. Elle savait que Mme Monique, bien que généreuse, vivait avec une petite pension. Elle voulait refuser, mais n'osa pas. Elle prit doucement le paquet et l'ouvrit. À l'intérieur, il y avait une broche ancienne en or, un bijou précieux que Monique avait porté pendant de nombreuses années.

« Je ne peux pas accepter cela, Mme Monique, » répondit Penda, la gorge serrée. « Je suis honorée, vraiment, mais... je ne peux pas. Ce bijou a une valeur immense. Je... je risquerais d'avoir des problèmes si quelqu'un apprenait que j'ai accepté quelque chose d'aussi précieux. C'est... c'est compliqué. »

Mme Monique la regarda, surprise, puis comprit. Elle sourit doucement, posant la broche de côté. « Je comprends, Penda. Mais sache que pour moi, ce n'est pas une question de valeur matérielle. C'est juste un geste de reconnaissance. »

Leurs regards se croisèrent, et dans ce silence, Penda sentit une chaleur profonde dans son cœur. Elle n'avait pas besoin de ce bijou pour savoir qu'elle avait gagné quelque chose de bien plus précieux : l'amitié d'une femme remarquable.

Les journées de travail à la bibliothèque de Penda étaient ponctuées de moments inattendus. De temps en temps, elle croisait Zakariya, un des boursiers d'excellence, il donnait des cours de tutorat à l'université et venait souvent à la bibliothèque, Penda l'appréciait énormément. Un jour, alors qu'elle rangeait des livres, elle le vit s'approcher d'une étagère avec l'air concentré.

Zakariya, toujours calme et réfléchi, cherchait un livre. Penda s'approcha discrètement, espérant avoir l'occasion de lui parler.

« Zakariya, tu cherches quelque chose en particulier ? » demanda-t-elle, cherchant une excuse pour engager la conversation.

Il tourna la tête, un sourire éclairant son visage. « Oui, je cherche un livre de chimie. J'ai un examen de chimie organique bientôt, et je dois réviser certains concepts. Peut-être que tu pourrais m'aider à le trouver. »

Penda, qui avait souvent croisé Zakariya à la bibliothèque sans oser lui parler, se sentit un peu plus à l'aise. « Bien sûr, je connais la section de chimie ici. Laisse-moi te montrer. »

Elle l'emmena jusqu'à l'étagère où se trouvait le livre qu'il cherchait, leur conversation s'enchaînant naturellement autour des études et de la chimie. À chaque fois qu'elle le croisait dans la bibliothèque, Penda trouvait une excuse pour lui parler. Elle observait ses gestes, son calme, son attention envers les autres. Il était toujours respectueux, humble, et son sérieux l'impressionnait. Il était rare de le voir distrait ou préoccupé. Il semblait exceller à la fois dans ses études et dans sa pratique religieuse.

Penda ne pouvait s'empêcher de l'admirer à distance. Elle notait chaque détail de ses actions : sa façon de parler avec respect à chaque personne qu'il croisait, son écoute attentive, sa sérénité. Il semblait avoir une maîtrise de soi et une sagesse rare, et cela la fascinait. Pourtant, malgré son attirance, elle savait que ses priorités étaient ailleurs. Ses études, son travail et sa volonté de réussir en France étaient son objectif principal.

Chaque moment passé à observer Zakariya, chaque conversation anodine, renforçaient en elle un sentiment d'admiration profonde, mais aussi une prise de conscience : Penda n'était pas encore prête à laisser entrer l'amour dans sa vie. Elle devait se concentrer sur son avenir, sur la construction de son identité et de sa carrière.

Les mois passaient, et Penda se sentait plus forte, plus déterminée. Ses rencontres avec Zakariya, ses discussions avec Mme Monique, chaque instant passé à aider et à apprendre, contribuaient à forger

la femme qu'elle devenait. Le chemin était encore long, mais Penda savait

Pourtant, tous les appels n'étaient pas empreints de tristesse. Certains, comme ceux avec ses cousins et ses amis, apportaient des moments de réconfort qui allégeaient le poids de la distance. Le soir, après une journée harassante, Penda se connectait souvent pour un appel vidéo avec ses cousins. Ces discussions, où les blagues et les confidences surmontaient les kilomètres, étaient un répit bienvenu. Hafsa son amie d'enfance aussi l'appelait fréquemment. Orpheline de père et mère, elle faisait preuve d'une résilience admirable. « Je vais bien, ne t'inquiète pas, » disait-elle souvent, même si Penda savait que Hafsa travaillait dur pour subvenir à ses besoins et soutenir sa grande sœur, Astou. Leur lien était une ancre dans la tempête de leurs vies respectives.

C'est dans ce contexte que Kady lui parla d'une rencontre organisée par les anciens boursiers d'excellence, destinée aux plus jeunes, ceux de la promotion 2020. Une journée pensée comme un moment de partage, de transmission et de fraternité.

— « Tu devrais venir, Penda. Ça te ferait du bien », lui dit-elle avec insistance.

Penda hésita. Elle n'aimait pas les rassemblements, encore moins lorsqu'elle se sentait fragile. Puis elle pensa à Zakariya. Elle accepta.

Le jour venu, dès qu'elle franchit le seuil du lieu de rencontre, une chaleur familière l'enveloppa. La joie résonnait partout. Les rires fusaient, les discussions s'entremêlaient. Dans un coin, certains préparaient le repas ; dans un autre, des groupes s'étaient formés autour de jeux et d'énigmes improvisées.

— « Hé, Penda ! Viens, aide-nous à couper les oignons ! » lança une voix depuis la cuisine.

Elle sourit et se joignit au groupe. Autour des marmites, les langues se déliaient. On parlait du Mali, des parents, des difficultés en France, mais aussi des rêves et des projets.

— « Tu te rappelles comment c'était chez nous, quand tout le monde mangeait ensemble ? » dit une jeune fille en remuant la sauce.

— « Ici, ça y ressemble un peu », répondit Penda doucement.

Elle avait raison. Pour la première fois depuis longtemps, elle ne se sentait plus étrangère. Elle retrouvait quelque chose qu'elle croyait avoir laissé derrière elle : une famille. Une vraie. Celle du partage, du bruit, du désordre joyeux.

Après le repas, les tables furent poussées. Certains proposèrent des jeux : devinettes, énigmes, petits défis. Les éclats de rire emplissaient la pièce.

— « Bon, énigme ! » lança un ancien boursier. « Qu'est-ce qui grandit quand on lui enlève quelque chose ? »

— « Un trou ! » répondit quelqu'un, déclenchant des applaudissements et des rires.

Penda riait aussi, sincèrement. Elle se sentait vivante.

Et puis, il y avait Zakariya.

Elle ne cherchait pas à s'en approcher. Elle l'observait de loin. Chaque geste. Chaque parole. Il aidait discrètement à débarrasser, écoutait attentivement lorsqu'on lui parlait, répondait avec calme et intelligence. Il riait peu, mais quand il le faisait, c'était avec retenue, comme s'il mesurait toujours ses mots et ses actions.

Lorsqu'un plus jeune lui posa une question, Zakariya prit le temps de répondre, patiemment.

— « L'excellence, ce n'est pas seulement réussir les études », disait-il. « C'est aussi le comportement, la discipline, la manière dont on sert les autres. »

Ces mots frappèrent Penda.

Son intelligence. Sa gentillesse. Sa discrétion. Sa manière de se rendre utile sans jamais se mettre en avant. Tout en lui impressionnait Penda.

Elle se surprit à analyser chacun de ses gestes, non par curiosité malsaine, mais par admiration silencieuse. Il incarnait quelque chose de stable, de rassurant. Une droiture rare.

Ce jour-là, en rentrant chez elle, Penda comprit une chose essentielle : elle n'était plus seule. Elle avait retrouvé une communauté, une chaleur humaine qui lui manquait cruellement. Et au milieu de cette famille retrouvée, une présence particulière avait doucement pris place dans son cœur, sans bruit, sans promesse.

Chapitre 4 : Les Appels de l’Absence

La distance et ses échos

Le printemps à Valence annonçait une période de transition pour Penda. Deux années d'études venaient de passer comme un souffle, emplies de défis et de réussites. Pourtant, son regard se tournait désormais vers Grenoble, cette ville nichée au pied des montagnes, où elle poursuivrait sa troisième année de licence en mathématiques et informatique. La décision avait été prise après de longues réflexions : quitter Valence pour rejoindre le campus principal de l'Université Grenoble Alpes.

Mais avant le départ, il fallait tout organiser. L'été approchait à grands pas, et avec lui, l'urgence de trouver un logement étudiant. Les souvenirs de son arrivée en France, marquée par une recherche de logement difficile, étaient encore frais dans sa mémoire. Cette fois-ci, Penda ne laisserait rien au hasard. Dès le mois d'avril, elle passa des heures à parcourir les annonces en ligne, scrutant chaque détail, chaque option qui pourrait lui convenir. Entre les formulaires, les appels téléphoniques et les visites virtuelles, ses journées étaient bien remplies.

En parallèle, elle devait préparer son départ de Valence. Son appartement, qui avait été un refuge chaleureux, devait être vidé de ses meubles et de ses souvenirs. Penda s'inscrivit sur leboncoin pour revendre son mobilier. Les premiers jours furent prometteurs : des acheteurs se manifestèrent rapidement, emportant chaises, tables et ustensiles de cuisine. Pourtant, elle hésitait encore à tout

vendre d'un coup. L'idée de se retrouver dans un appartement vide avant son déménagement la troublait.

Un jour, en discutant de ses projets avec Tènè, une amie proche qu'elle avait rencontrée en deuxième année de licence, cette dernière proposa une solution pratique : vendre les meubles restants à quelques membres de sa famille. Tènè organisa une visite, et en quelques heures, l'appartement de Penda se vida considérablement. Ce geste d'amitié soulagea Penda, qui se sentait de plus en plus légère à mesure que son départ se concrétisait.

En mai, une bonne nouvelle vint illuminer ses efforts : elle avait enfin trouvé un logement étudiant à Grenoble. Ce petit studio, simple mais fonctionnel, serait son nouveau chez-soi. L'excitation de cette nouvelle étape était cependant tempérée par les contraintes administratives et financières. Le déménagement, les frais de résiliation de bail, et les dépenses imprévues mettaient ses finances à rude épreuve.

Lorsque le jour de l'état des lieux arriva, une ombre plana sur sa journée. Malgré ses efforts pour vider l'appartement, il restait quelques meubles invendus. Le propriétaire, mécontent, décida de facturer le coût du débarras à Penda. Elle découvrit également qu'il lui faudrait payer pour des traces laissées par des invocations religieuses qu'elle avait collées sur les murs. En tout, la facture s'élevait à 2000 euros. Dépitée, Penda négocia un paiement échelonné, une solution qui lui permettait de respirer un peu.

À Grenoble, un nouveau chapitre s'ouvrait. Kady, toujours fidèle, l'accompagna pour transporter ses affaires, l'aidant à s'installer dans ce nouveau décor de vie. Les premiers jours furent consacrés à la découverte : le campus immense, presque intimidant, les ruelles animées du centre-ville, et les montagnes majestueuses qui encerclaient la ville, immobiles et rassurantes.

Très vite, Penda trouva ses repères à l'université. Malgré les difficultés accumulées les années précédentes, elle se distingua par sa rigueur et sa persévérance. Les résultats suivirent. Elle validait ses semestres, obtenait de bonnes notes, et ses enseignants remarquaient son sérieux et sa capacité de travail. À l'université, elle réussissait. Elle avait prouvé, à elle-même d'abord qu'elle était à sa place.

Mais en dehors des amphithéâtres, la réalité était plus brutale.

La recherche de stage de fin de licence à Grenoble s'avéra bien plus compliquée qu'elle ne l'avait imaginé. Les entretiens s'enchaînaient, porteurs d'espoir, puis de déception. Le scénario se répétait, presque toujours identique.

— « Votre profil est très intéressant », lui disait-on souvent.

Puis, après un silence gêné :

— « Mais pour ce poste, il faudrait... enlever votre foulard. »

Penda restait droite, calme.

— « Je comprends vos contraintes », répondait-elle avec politesse, « mais je ne peux pas aller à l'encontre de mon identité et de mes principes. »

Certains insistaient.

— « Ce serait seulement pendant les heures de travail. »

— « Vous savez, ici, ça peut poser problème. »

Elle refusait. Toujours.

Renoncer à cet aspect d'elle-même reviendrait à s'effacer partiellement, à gommer une part essentielle de ce qu'elle était. Elle ne pouvait l'envisager. Son foulard n'était ni un obstacle à ses compétences, ni une limite à son intelligence. C'était une conviction, un choix, une fidélité à elle-même.

Mais une autre pression venait s'ajouter, plus sourde, plus angoissante encore.

Pour valider sa troisième année de licence, Penda devait impérativement trouver un stage. La convention devait être signée avant la fin du mois d'avril. Chaque jour qui passait rapprochait l'échéance. Elle envoyait des candidatures, relançait, adaptait ses lettres, espérait.

Rien.

Le temps s'écoulait, implacable. L'idée de devoir reprendre son année la hantait. Elle la réveillait parfois la nuit, le cœur serré, l'esprit envahi de scénarios qu'elle refusait d'accepter. Refaire une année, après tant de sacrifices, tant d'efforts, tant de renoncements... cette pensée la traumatisait.

Un soir, assise face à son ordinateur, les mails de refus ouverts à l'écran, elle murmura presque pour elle-même :

— « Je ne peux pas échouer maintenant. Pas après tout ça. »

Chaque refus la blessait, silencieusement. Non pas parce qu'on la rejetait, mais parce qu'on lui demandait de se nier pour être acceptée, ou parce que le temps lui échappait sans lui laisser d'alternative. Pourtant, elle tenait bon.

Elle prit alors une décision claire : si le monde du travail se fermait à elle, elle continuerait à frapper. Si les portes tardaient à s'ouvrir,

elle ne reculerait pas. Elle mettrait toute son énergie dans ses études, convaincue que rester fidèle à elle-même finirait par porter ses fruits.

Grenoble devint ainsi le théâtre d'un paradoxe cruel : là où elle brillait académiquement, elle devait lutter pour simplement exister professionnellement. Mais Penda avançait, avec cette certitude profonde qui ne l'avait jamais quittée : céder aurait été plus facile, mais rester elle-même était sa seule option.

Un soir, en rentrant des cours, Penda reçoit un appel inattendu. Elle jette un œil à l'écran de son téléphone : c'est l'une de ses mamans du pays. Son visage s'éclaire d'un sourire, empreint de nostalgie et d'émotion.

Penda (avec chaleur) : Allô, maman ! Comment vas-tu ?

Maman (avec une voix douce et un accent chaleureux) : Ma fille, quelle joie d'entendre ta voix. Ici, tout va bien, grâce à Dieu. Et toi ? Comment ça se passe là-bas ?

Penda (avec enthousiasme) : Alhamdoulilah, ça va bien ! Les cours sont parfois fatigants, mais je tiens bon. Vous me manquez tous tellement...

Maman (avec tendresse) : Toi aussi, ma fille, tu nous manques énormément. Mais tu sais, nous sommes très fiers de toi ici. Ce n'est pas facile d'être loin de chez soi, mais tu es courageuse.

Maman (après une légère pause, d'un ton plus sérieux) : Mais Penda, on m'a dit que tu as refusé une entreprise parce qu'on t'a demandé d'enlever ton voile. Est-ce vrai ?

Penda (après un silence, hésitante) : Oui, maman... C'est vrai. Je ne me sens pas capable de l'enlever. Ce voile, c'est mon identité, c'est moi.

Maman (d'une voix compréhensive mais pragmatique) : Ma fille, je te comprends, crois-moi. Mais écoute-moi bien. Tu es en France maintenant, et là-bas, les choses ne sont pas comme chez nous. Parfois, il faut faire des compromis pour avancer. Dieu est miséricordieux, Il connaît ton intention. Si retirer ton voile pour le travail te permet de progresser, Il ne t'en voudra pas.

Penda (abasourdie, mais déterminée) : Maman, j'entends ce que tu dis, mais je ne pourrai jamais faire ça. Je peux m'habiller de manière professionnelle et correcte, mais je ne laisserai jamais la France ou n'importe quel pays changer ma personnalité ou effacer mon identité.

Maman (d'une voix douce et rassurante) : Moi aussi, j'ai traversé ce genre de dilemmes quand j'étais en France. J'ai dû m'adapter, trouver des solutions. Porter une perruque ou un turban discret pourrait être une option temporaire. Si tu veux, je peux t'envoyer quelque chose ou te donner des idées. Mais souviens-toi, ce ne sont que des outils, pas des définitions de toi-même. Ce qui compte, c'est ton cœur et ta foi.

Penda (les larmes aux yeux) : Maman, c'est tellement difficile... Je ne comprendrai jamais pourquoi un simple morceau de tissu peut effrayer ou diminuer l'image de quelqu'un. Comment cela pourrait-il affecter mes compétences ou mon intellect ?

Maman (avec une sagesse empreinte d'amour) : Tu as raison, ma fille, cela n'a aucun sens. Mais ne laisse pas cela briser tes rêves. Fais de ton mieux, et prends le temps de réfléchir. Nous sommes derrière toi, quoi que tu décides.

Penda (émue) : Merci, maman. Tes paroles me réconfortent, même si ce n'est pas facile à entendre. Je vais réfléchir et trouver ma voie.

Maman (avec un sourire perceptible dans sa voix) : C'est tout ce que je te demande, ma fille. Tu es forte, et je sais que tu prendras la bonne décision. Et surtout, n'oublie pas de bien manger, hein !

Penda (avec un rire léger) : Oui, maman, promis. Passe une bonne soirée, et embrasse tout le monde pour moi.

Maman : Bonne nuit, ma fille. Que Dieu te protège et te guide.

Penda : Amine, maman. Bonne nuit.

Ces appels se multipliaient, et chacun d'eux laissait Penda troublée. Les mots de sa famille résonnaient en elle : « *Et si ma famille avait raison ? Ils veulent mon bien, après tout...* » se demandait-elle souvent.

En France, tout semblait si compliqué. Comment un simple bout de tissu pouvait-il provoquer tant de désaccords et de conséquences inattendues ? Dans ces moments d'incertitude, Penda se réfugiait dans ses prières, cherchant l'aide et la guidance de son Seigneur. Elle aimait son voile, il faisait partie d'elle, mais en même temps, elle craignait que toutes ces années de travail acharné soient compromises à cause de ce choix. Malgré les doutes et les pressions, Penda prit une décision : elle resterait fidèle à elle-même et à ses principes.

Les semaines passaient, et Penda refusait d'abandonner. Après les refus essuyés à Grenoble, elle élargit sa recherche. Elle postula ailleurs, dans d'autres villes, sans se fixer de limites. Lyon, Paris,

Montpellier... et même Marseille. Chaque candidature était un pari, chaque envoi un espoir silencieux.

Les jours s'écoulaient dangereusement. La date limite approchait. Fin avril. La convention de stage devait être signée avant cette échéance, sans quoi tout serait remis en question. Reprendre son année n'était pas une option envisageable. Pas après tout ce qu'elle avait traversé.

Puis, à quelques jours seulement de la date fatidique, son téléphone sonna.

— « Bonjour, Penda, nous vous appelons suite à votre candidature. Votre profil nous a beaucoup intéressés. Nous souhaiterions vous accueillir en stage en tant que développeuse full stack. »

Elle resta muette quelques secondes.

— « À... Marseille ? » demanda-t-elle, comme pour s'assurer qu'elle avait bien compris.

— « Oui. Le stage commencerait très prochainement. »

Lorsqu'elle raccrocha, ses mains tremblaient. Elle avait trouvé. Enfin. Un soulagement brutal la traversa, presque douloureux. Elle n'avait plus à reprendre son année. Elle avait réussi.

Mais cette victoire venait avec un nouveau défi.

Marseille.

Cela signifiait déménager, encore une fois. Quitter Grenoble, alors même qu'elle suivait toujours ses cours. Trouver un logement dans une ville qu'elle ne connaissait pas. Organiser des visites à distance, jongler entre les amphithéâtres et les appels, entre les devoirs et les annonces immobilières.

Marseille l'inquiétait. On lui avait parlé de ses quartiers difficiles, de rues à éviter, de zones peu rassurantes. Elle ne pouvait pas se permettre de se tromper. Elle imaginait déjà rentrer tard le soir, seule, dans une ville inconnue. La sécurité de son futur logement devenait une obsession.

— « Tu es sûre que le quartier est calme ? » demandait-elle systématiquement au téléphone.

— « Oui, madame, c'est une résidence sécurisée », lui répondait-on, sans toujours réussir à la rassurer.

Les allers-retours étaient épuisants. Des cours le matin à Grenoble, des appels l'après-midi avec des agences à Marseille, des dossiers à constituer en urgence. Le temps manquait. Les nuits se faisaient plus courtes. Mais elle avançait, portée par une seule idée : elle n'avait pas le droit d'échouer maintenant.

Finalement, elle trouva un logement modeste, mais propre, dans une résidence qui lui inspirait confiance. Ce n'était pas l'idéal, mais c'était sûr. Et cela suffisait.

Quelques jours avant la date limite, elle signa sa convention de stage.

Ce soir-là, seule dans sa chambre, elle la relut plusieurs fois. Le papier était réel. Son nom y figurait. *Stage développeuse full stack – Marseille.*

Elle laissa échapper un soupir qu'elle retenait depuis des semaines.

Encore une fois, elle allait devoir repartir. Encore une fois, recommencer ailleurs. Mais cette fois-ci, ce n'était pas une fuite. C'était une avancée.

Marseille serait une nouvelle épreuve, sans doute. Mais Penda savait désormais une chose : même lorsque tout semblait se

refermer, elle trouvait toujours une issue. Parce qu'elle refusait de renoncer.

Malgré l'urgence du déménagement à Marseille, les démarches, les dossiers et l'angoisse liée à ce nouveau départ, Penda trouvait encore refuge dans un rituel devenu indispensable : les appels vidéo avec sa famille. Ils étaient sa bouée de sauvetage. À travers un écran, malgré les kilomètres, elle retrouvait des voix familières, des visages aimés, un peu de cette chaleur qu'elle avait laissée derrière elle.

Un matin, alors qu'elle traversait le campus de l'université de Grenoble, Penda reçut un appel de sa mère. Sa voix, d'ordinaire calme et posée, tremblait. C'était étrange, un frisson glacé parcourut l'échine d'Penda, comme un pressentiment. Elle s'éloigna de ses camarades et s'isola dans un coin tranquille de la cour pour mieux entendre sa mère.

"Penda, ma chérie... Ta grand-mère... elle est partie."

Un silence lourd s'installa entre elles. Penda sentit son cœur se serrer. Sa grand-mère, celle qui portait son nom, sa "maman" du Mali, celle avec qui elle avait grandi, qui l'avait élevée et soutenue, venait de rendre son dernier souffle. La femme forte et sage qui lui avait appris la résilience, qui lui avait inculqué les valeurs de la famille et de la dignité, venait de disparaître. C'était un coup de tonnerre dans la vie de Penda, un vide profond qui ne pouvait être comblé par aucune distance. Cette grande figure de sa vie, ce

repère inébranlable, s'éteignait, laissant une absence qu'il serait difficile de combler.

Elle se rappela les dernières conversations avec sa grand-mère, ces moments où celle-ci insistait pour la voir, la prendre dans ses bras une dernière fois. Elle était malade depuis un moment, mais Penda n'avait pas imaginé que ce serait si tôt. Comme si, dans un ultime acte d'amour, sa grand-mère savait, savait que son temps était compté, et que ce dernier adieu à sa petite fille chérie était sa dernière volonté. "J'aimerais tant te voir une dernière fois, ma chérie. Tu reviens cet été ? ", lui avait-elle dit à plusieurs reprises.

Ces mots résonnaient dans la tête de Penda, des souvenirs douloureux qui refaisaient surface. La décision de partir en France avait été difficile pour sa grand-mère, qui lui avait fait promettre de poursuivre ses rêves, de ne pas rester prisonnière de son pays, mais de revenir une fois qu'elle aurait accompli ses objectifs. Et maintenant, elle n'était plus là pour la soutenir, pour l'encourager.

Les funérailles de sa grand-mère avaient été un moment empreint de douleur. Penda n'avait pas pu y assister, le poids de la distance étant trop lourd à porter. Elle se remémorait les visages de sa famille, la chaleur de ses proches qui, malgré la peine, s'étaient serrés les coudes pour rendre hommage à la matriarche. Mais c'était une cérémonie qu'elle avait vécue à travers des appels téléphoniques, des photos et des vidéos, un souvenir figé dans sa mémoire, comme un rêve qu'elle ne pouvait pas toucher.

Quelques jours après la perte de sa grand-mère, un autre appel secoua son univers : sa deuxième grand-mère, celle qui vivait à l'autre bout du pays, était-elle aussi décédée. Penda n'en revenait pas. Deux pertes en si peu de temps, une après l'autre, comme si un lourd voile de malheur s'était abattu sur sa famille. Sa mère pleurait au téléphone, et Penda, de l'autre côté de la ligne, se sentait impuissante, loin, perdue dans un pays étranger, sans pouvoir être là pour soutenir sa famille.

Mais le calvaire de Penda ne s'arrêtait pas là. Quelques semaines plus tard, un autre appel annonça la perte d'une tante, une femme douce et chaleureuse, que Penda avait toujours vue comme un modèle. C'était l'année de la tristesse, l'année où la mort semblait frapper sans prévenir, emportant petit à petit des morceaux de son monde, des êtres chers qui avaient partagé sa vie. La douleur, la perte, s'ajoutaient à un tableau déjà chargé d'incertitude et de solitude. Chaque appel était un coup de poignard dans son cœur, et chaque message, chaque nouvelle, résonnait comme un écho de la fragilité de l'existence. Elle se demandait comment continuer à avancer quand tout semblait vouloir la retenir dans une spirale de douleur et de deuil.

À chaque nouvelle perte, elle sentait la terreur de l'impuissance grandir en elle. Elle se sentait coupable, comme si sa décision de partir, de vivre à des milliers de kilomètres de chez elle, avait accentué cette distance qui la séparait d'eux. Elle aurait voulu être là, auprès de sa mère, de sa famille, pour soutenir ceux qui, eux, étaient là pour rendre hommage aux défunts. Mais tout ce qu'elle pouvait faire, c'était écouter au téléphone, partager des larmes par-delà l'océan, sans pouvoir vraiment toucher ou reconforter.

Les nuits étaient les plus dures. Penda se réveillait souvent en pleurant, le visage baigné de larmes, cherchant un réconfort qu'elle ne trouvait pas. La solitude devenait plus pesante chaque jour. Les événements et les réunions familiales auxquelles elle n'assistait pas semblaient lui rappeler à chaque instant qu'elle n'était plus là, dans le cercle familial. Mais dans cette épreuve, elle se rendit compte que sa grand-mère, sa "maman" comme elle l'appelait, lui avait transmis une force qu'elle n'aurait jamais cru possible. Leurs échanges, leur complicité, leur connexion profonde ne se perdaient pas dans la distance ou la mort. Elle emporterait toujours avec elle cette sagesse, ce savoir-faire face à l'adversité. C'était son héritage, la source de sa force intérieure.

Les pertes successives, aussi lourdes et dévastatrices qu'elles fussent, forgèrent petit à petit un caractère plus solide en Penda. Elle comprenait désormais que la vie était fragile, qu'elle pouvait être interrompue à tout moment, et que ce qu'il fallait vraiment préserver, ce n'était pas les moments faciles, mais bien les valeurs et les liens qui nous unissent à ceux qui nous sont chers. Ces morts, aussi douloureuses qu'elles aient été, avaient renforcé sa détermination. Elle allait continuer à avancer, à vivre, à réussir. Parce que c'est ce que ses proches auraient voulu pour elle. Et parce qu'au fond d'elle-même, elle savait que cette résilience, elle l'avait en elle, tout comme sa grand-mère.

Chapitre 5 : Le Mariage Refusé

Briser les chaînes des traditions

Le poids du monde semblait s'être abattu sur Penda ce jour-là. La décision qu'elle s'apprêtait à prendre, refuser un mariage accepté avant son départ du Mali, la hantait sans relâche. Assise seule dans son appartement de Grenoble, le regard perdu dans le vide, elle sentait cette pensée lui nouer l'estomac. Jamais elle n'avait imaginé devoir faire un tel choix. Et pourtant, elle n'y voyait plus d'autre issue.

La France l'avait transformée. Lentement, profondément. Ses priorités avaient changé, tout comme sa manière de concevoir la vie, l'amour et l'avenir. Ce dilemme n'était plus seulement une question de traditions ou de pression familiale, mais une quête intime, personnelle, qu'elle ne pouvait plus ignorer. Elle devait désormais être fidèle à ses propres convictions.

Avant son départ, le mariage avait déjà été évoqué. Les deux familles se connaissaient, s'estimaient, et un accord avait été trouvé sans difficulté. Le prétendant était un jeune homme respectable, issu d'une famille honorable. Par respect pour ses parents et pour les traditions, Penda avait accepté. À l'époque, elle n'avait pas réellement mesuré la portée de cet engagement. Comme beaucoup de jeunes filles, elle croyait que l'amour viendrait avec le temps, après le mariage, comme on le lui avait toujours raconté.

Le jeune homme n'avait rien de répréhensible en apparence. Il n'était ni mauvais ni dénué de qualités. Pourtant, certaines de ses habitudes dérangeaient profondément Penda : les sorties nocturnes, les fréquentations féminines trop nombreuses, un mode de vie qui ne correspondait pas à ses valeurs. Elle avait tenté de

fermer les yeux, de se convaincre que cela n'avait pas tant d'importance.

Mais tout changea lorsqu'elle croisa Zakariya.

Ils n'avaient jamais parlé de mariage. Ils n'avaient même jamais abordé de sujet qui s'en approchait. Pourtant, à chaque rencontre à l'université, au milieu des autres étudiants maliens, Penda l'observait de loin. Silencieuse. Attentive. Peu à peu, sans même s'en rendre compte, elle s'attacha à lui. Non pas par des paroles, mais par son comportement. Sa maturité. Sa retenue. Sa manière d'être.

Ce qui la touchait le plus, c'était son attachement profond à sa religion. À travers lui, sans qu'il n'ait besoin de dire quoi que ce soit, Penda se sentait poussée à devenir une meilleure version d'elle-même. Sa présence l'apaisait, l'élevait. Elle était tombée amoureuse non pas d'un homme qui séduisait, mais d'un homme qui incarnait ce qu'elle aspirait à devenir.

Le mariage qu'elle avait accepté ne correspondait plus à ce qu'elle voulait. Plus à ce qu'elle était devenue. Penda voulait un mari comme Zakariya.

Ses critères s'étaient affinés avec le temps. Elle n'était plus la jeune fille naïve qu'elle avait été avant son départ. Désormais, elle savait ce qu'elle cherchait. Elle voulait un homme qui partageait ses valeurs profondes, avec qui elle pourrait avancer spirituellement. Un mari qui l'aiderait à grandir dans la religion, patient, sage, et respectueux.

Elle avait besoin d'un homme capable de comprendre la complexité de son être, ses silences, ses exigences, ses fragilités. Elle ne voulait pas d'une vie de couple où la confiance serait sans cesse mise à l'épreuve. De nature jalouse, elle savait qu'elle ne pourrait

s'épanouir aux côtés d'un homme évoluant dans des cercles où les limites étaient floues.

Elle rêvait d'un mari qui, comme elle, connaissait la douleur de l'exil, la séparation d'avec le pays natal. Un homme issu du Mali, de sa culture, de sa terre, capable de comprendre ce vide invisible que l'éloignement creuse dans le cœur.

Ce choix la déchirait. Mais au fond d'elle, Penda le savait : continuer sur un chemin qui ne lui ressemblait plus aurait été la plus grande des trahisons.

Le véritable obstacle ne venait pas seulement de son propre cœur, mais de tout ce qui l'entourait. La famille de son prétendant, tout comme la sienne, était déjà profondément engagée dans cette union. Les paroles avaient été échangées, les intentions affichées, et, dans l'esprit de tous, ce mariage était déjà scellé.

Son père, surtout, incarnait cette rigidité. Homme d'honneur, attaché aux traditions et à la parole donnée, il voyait dans ce mariage bien plus qu'une simple union : c'était une question de dignité, de respect, de réputation. Refuser ce mariage serait pour lui une humiliation publique, une blessure profonde. Penda le savait. La famille du prétendant était respectée dans leur communauté, et un refus serait perçu comme un affront, presque comme une trahison. Aux yeux de son père, ce serait un scandale. L'image de la famille en serait durablement ternie.

Et cette pensée la rongait. Elle avait l'impression de trahir quelque chose de sacré aux yeux de son père, de briser un pilier invisible sur lequel reposait toute leur histoire familiale.

Lorsqu'elle trouva enfin le courage d'annoncer à son père qu'elle ne souhaitait plus se marier avec cet homme, la réaction fut à la hauteur de ses craintes. Il resta d'abord silencieux, comme frappé de stupeur. Puis la colère prit le dessus.

Il ne voulait pas comprendre.

Il lui parla d'honneur, de responsabilités, de conséquences. Il lui reprocha de changer d'avis sans raison qu'il jugeait valable, de ne pas mesurer l'impact de sa décision sur les deux familles. À ses yeux, elle agissait avec légèreté, presque avec ingratitude.

— « Tu ne sais pas ce que tu fais, Penda », lui avait-il lancé, la voix dure. « Cette union est déjà bien entamée. Tu imagines ce que notre famille deviendrait aux yeux des autres ? »

Chaque mot était un coup porté à son cœur. Mais malgré la peur, malgré la douleur, Penda resta ferme. Elle ne voulait plus se taire. Ce qui comptait désormais plus que tout, c'était son équilibre intérieur, sa paix, son droit de ne pas s'enfermer dans une vie qui ne lui ressemblait plus.

Cette décision la déchirait. Elle lui coûtait des nuits sans sommeil, des larmes silencieuses, une culpabilité écrasante. Mais elle savait qu'elle ne pouvait plus continuer à vivre dans l'ombre d'un choix qu'elle croyait autrefois juste. Ce mariage ne correspondait plus à ce qu'elle cherchait, ni à la femme qu'elle était devenue. Et surtout, elle ne pouvait pas s'engager auprès de cet homme tout en pensant sans cesse à Zakariya.

Renoncer aurait été plus simple. Mais renoncer aurait été se renier.

Un soir, seule dans son appartement à Grenoble, alors que le silence pesait lourdement autour d'elle, Penda eut une conversation intime avec sa mère.

D'une voix hésitante, presque tremblante, celle-ci lui demanda :
— « Penda... dis-moi franchement... est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre ? »

Penda baissa les yeux. Son cœur battait trop fort. Elle hésita longuement, puis murmura :
— « Non, maman. »

Elle n'osa pas prononcer le nom de Zakariya. Après tout, il ne lui avait jamais parlé de mariage. Elle ne voulait pas ajouter une accusation de plus à son fardeau.

Sa mère, inquiète, reprit d'une voix grave :
— « Alors pourquoi cette décision ? »

Penda fixa le vide, cherchant ses mots.
— « J'ai grandi, maman. J'ai changé. Mes critères ont changé. Je ne veux plus de lui comme mari. »

Sa mère soupira profondément. On sentait dans ce souffle tout le poids de la situation.
— « Tu sais que ton père dit que ce mariage aura lieu, quoi que tu fasses ? »

Penda releva la tête, les yeux brillants de larmes, mais la voix ferme :
— « Sans mon consentement ? Alors vous irez seuls à la mairie. »

Un silence lourd s'installa. Puis sa mère reprit, d'une voix plus douce, presque résignée :
— « Je sais qu'il y a quelqu'un d'autre, Penda. Même si tu refuses de me le dire. »

Elle marqua une pause, avant d'ajouter avec tendresse :
— « Qu'Allah t'accorde ce qu'il y a de meilleur pour toi, ma fille. »

À cet instant, Penda sentit à quel point son choix la séparait de ceux qu'elle aimait, mais aussi à quel point il la rapprochait d'elle-même. Elle avançait désormais sur un chemin difficile, semé de fractures et de silences, mais c'était le sien.

Cette nuit-là, après leur conversation, Penda ne parvint pas à trouver le sommeil. Le cœur lourd, elle se leva bien après minuit. Le silence de la nuit était dense, presque oppressant. Dans la pénombre, elle déroula lentement son tapis de prière et se tourna vers son Seigneur. Les larmes coulaient sur ses joues tandis qu'elle murmurait, la voix tremblante :

— « Ya Allah, si Zakariya est le meilleur pour ma foi et pour ma vie, facilite pour moi notre union. Et s'il ne l'est pas, éloigne-moi de lui et accorde-moi ce qu'il y a de meilleur... »

Ces prières devinrent rapidement un refuge nocturne, un rendez-vous intime où elle déposait ses doutes, ses peurs et ses espoirs, loin du regard des autres.

Malgré la distance qui les séparait, Zakariya poursuivant désormais ses études à l'École nationale supérieure de chimie de Mulhouse, tandis que Penda continuait son parcours à Grenoble, leur lien demeurait intact. Ils échangeaient parfois, au détour de conversations sur les études ou la religion. Ou plutôt, Penda trouvait toujours un prétexte, une question anodine, pour initier l'échange. Zakariya, fidèle à lui-même, se montrait patient et encourageant, lui proposant des méthodes, des conseils, des rappels empreints de bienveillance.

Souvent, Penda souriait seule derrière l'écran de son téléphone, touchée par sa pédagogie et sa douceur. Ces échanges, simples en

apparence, nourrissaient silencieusement son admiration pour lui, tout en renforçant ses propres convictions.

Quelques jours plus tard, valise à la main, Penda monta dans un train à destination de Marseille. Il était temps de commencer cette nouvelle étape : son stage de fin de licence, qu'elle ne devait pas oublier au milieu de tous ces bouleversements. La ville, bordée par la Méditerranée et baignée de lumière, lui apparut à la fois accueillante et intimidante. Son studio, modeste mais propre et sécurisé, lui offrait enfin un espace où elle pouvait se recentrer sur l'essentiel.

Les premiers jours de stage furent un mélange d'excitation et de nervosité. L'équipe se montra bienveillante, et Penda trouva peu à peu sa place. Elle travaillait sur des projets concrets, mettant en pratique ses connaissances en développement informatique. Chaque nouvelle tâche, chaque ligne de code écrite renforçait un peu plus sa confiance en elle.

Pourtant, l'éloignement de Grenoble, de ses amis et de ses repères n'était pas sans difficulté. L'adaptation à une nouvelle ville demandait encore des efforts. Mais à chaque obstacle surmonté, à chaque défi relevé, elle se rappelait pourquoi elle était là : construire son avenir sans renoncer à ses principes.

Au fil des semaines, Marseille devint plus familière. Les promenades sur le Vieux-Port, les couchers de soleil sur la mer, les échanges avec ses collègues apportèrent un équilibre nouveau à son quotidien. Ce stage n'était pas seulement une étape académique ; c'était une leçon de persévérance, de maturité et d'adaptation.

Penda le savait désormais : ce passage à Marseille, bien que temporaire, marquerait un tournant décisif dans son parcours. Elle

avait appris à faire face à l'imprévu, à rester fidèle à elle-même malgré les pressions, et à trouver des solutions même dans les situations les plus complexes. Une preuve de plus que, même loin de ses repères, elle pouvait avancer avec courage, foi et détermination.

Chapitre 6 : Paris, Un Nouveau Départ

Entre ambitions académiques et redéfinitions personnelles

Après deux années passées à Valence, une à Grenoble, puis le stage à Marseille, un changement de ville s'imposait. Forte de ce parcours éprouvant, Penda décida de poursuivre ses études à Paris. Elle y intégra un master exigeant en Architecture des **systèmes** d'information, avec une spécialisation en cybersécurité. Ce choix, longuement mûri, marquait une étape décisive, tant sur le plan académique que personnel.

À Paris, elle s'installa chez sa tante. Après des années d'indépendance, ce retour à la vie familiale bouleversa son quotidien. La chaleur du foyer la rassurait, mais elle devait désormais composer avec d'autres rythmes, d'autres règles. Elle s'efforçait de préserver ses habitudes de travail et son besoin de solitude, tout en respectant l'équilibre du couple qui l'accueillait. Les débuts furent difficiles. Elle peinait à trouver un espace de silence, à se concentrer sans crainte de déranger. Le calme de son ancien appartement lui manquait parfois, mais elle se força à s'adapter.

Le master, à Paris, ne lui laissait aucun répit. Les cours étaient intenses, techniques, exigeants. Penda n'avait jamais eu peur de l'effort. Mais une épreuve nouvelle, plus insidieuse, s'imposa rapidement : la recherche d'une alternance.

Les semaines passaient, et chaque candidature semblait la rapprocher d'une impasse. Les postes proposés correspondaient rarement à ce qu'elle recherchait réellement : trop éloignés de la cybersécurité, trop généralistes, ou dénués de sens pour elle.

D'autres opportunités, plus pertinentes, se refermaient brutalement, parfois avant même un entretien.

Parfois, le refus était plus direct.

— « Pour ce type de poste, il faut impérativement la nationalité française », lui expliquait-on.

— « Les missions impliquent des données sensibles, des systèmes critiques. Pour des raisons de confidentialité et de sécurité, nous ne pouvons recruter que des profils français. »

Ces mots revenaient comme un mur invisible. Penda comprenait les enjeux. La cybersécurité exigeait un haut niveau de confiance. Mais entendre que son passeport constituait un frein supplémentaire, au-delà de ses compétences, la blessait profondément.

À cela s'ajoutait une autre exigence, plus brutale encore.

— « Votre profil est intéressant... mais pour intégrer l'entreprise, il faudrait retirer votre voile. »

Encore.

Penda refusait. Toujours.

Renoncer à cet aspect d'elle-même aurait signifié se trahir. Elle ne pouvait s'y résoudre. Pourtant, la pression devenait écrasante. Le temps s'écoulait. Décembre approchait. Sans entreprise avant cette date, l'école lui demanderait de régler plus de 10 000 euros pour l'année. Une somme qu'elle n'avait pas. Que sa famille n'avait pas non plus.

Les appels familiaux devenaient plus lourds.

- « Penda, pense à l'avenir... »
- « Enlève-le juste pour le travail. »
- « Nous n'avons pas les moyens de payer une telle somme. »

Elle entendait la peur derrière ces paroles. Elle la partageait. Mais céder aurait été s'effacer. Chaque soir, elle comptait les jours, le cœur serré, la peur au ventre. L'idée d'échouer, d'endetter sa famille, de voir tous ses sacrifices réduits à néant la hantait.

Puis, au milieu de cette tempête, une lueur apparut.

Quelques mois après son arrivée à Paris, Penda échangea avec Zeinab, une ancienne boursière du Mali. Leurs messages furent simples, chaleureux, porteurs de cette solidarité silencieuse qui unit ceux qui ont traversé les mêmes épreuves.

- « Envoie-moi ton CV. Et mets-le sur LinkedIn, c'est indispensable. »

Ces mots lui redonnèrent un peu de force.

Un matin, alors qu'elle parcourait les ressources de l'école, un e-mail attira son attention. Une offre venait d'être publiée par la responsable des relations entreprises d'Epitech : poste d'administratrice système et réseau. Les missions correspondaient parfaitement à son projet : gestion des infrastructures, supervision des serveurs et des réseaux, amélioration des performances et de la sécurité. Enfin, une opportunité alignée avec son ambition.

Sans attendre, elle envoya son CV et sa lettre de motivation.

La semaine suivante, elle fut contactée pour un entretien. Le directeur technique était un ancien élève d'Epitech. Ce détail la rassura. Elle se prépara intensément, consciente que tout se jouait là.

Le jour venu, malgré le stress, elle parla de son parcours, de son stage à Marseille, de sa capacité à apprendre vite et à travailler sous pression. L'échange fut fluide, respectueux. Pour la première fois depuis longtemps, elle eut le sentiment d'être évaluée uniquement sur ses compétences.

Le lundi suivant, le téléphone sonna.

— « Nous avons décidé de vous retenir pour le poste. »

Le soulagement fut immédiat, presque vertigineux. Elle avait tenu. Sans renoncer à ses principes. Sans se trahir.

Ce contrat d'alternance marquait le début d'un nouveau chapitre. Les obstacles n'avaient pas disparu, mais elle avait prouvé qu'il était possible d'avancer sans céder à la pression. Penda savait désormais que rester fidèle à elle-même était un combat, mais aussi sa plus grande victoire.

Mais au milieu de ce tourbillon de réussite académique et professionnelle, une autre quête persistait, plus intime, plus fragile : celle du cœur. Penda pensait souvent à Zakariya. À ce jeune homme discret avec qui elle avait partagé des moments de complicité lors des messages et appels. Sa présence, bien que silencieuse, avait laissé une empreinte profonde en elle.

Pendant les vacances d'été, Zakariya était retourné au Mali. Et c'est là-bas que les choses prirent une tournure inattendue.

Un soir, Penda reçut un message de sa part. Il ne contenait qu'un verset du Coran :

« Et parmi Ses signes, Il a créé de vous, pour vous, des épouses afin que vous trouviez auprès d'elles la tranquillité, et Il a mis entre vous

de l'affection et de la miséricorde. Il y a en cela des preuves pour des gens qui réfléchissent. »

(Sourate Ar-Rum, verset 21)

Le cœur de Penda se serra. Était-ce... une demande en mariage déguisée ?

Son cœur voulait y croire. Son esprit, plus prudent, refusait de s'emballer.

Troublée, elle répondit simplement :

— « Que veux-tu dire, Zakariya ? »

La réponse ne tarda pas. Un autre verset :

« Nous vous avons créés en couples. »

(Sourate An-Naba, verset 8)

Cette fois, un sourire involontaire se dessina sur le visage de Penda. Elle connaissait la timidité de Zakariya. Peut-être n'osait-il pas être plus direct. Peut-être cherchait-il à dire l'essentiel sans prononcer les mots. Elle se surprit à sourire seule devant son téléphone, le cœur battant, tout en continuant de lui demander, presque en riant, d'être plus clair.

Puis vint le message qui fit basculer son monde.

Zakariya lui demanda, avec une retenue presque tremblante, si ses parents accepteraient de la donner en mariage alors qu'elle n'avait pas encore terminé ses études.

Penda resta figée quelques secondes. Comment pouvait-il lui poser cette question ? À elle ?

La joie l'envahit brutalement, sans lui laisser le temps de réfléchir. Les yeux brillants, elle répondit instinctivement :

— « OUIIIII. »

Elle savait pourtant que son père n'accepterait probablement pas un mariage avant la fin de ses études, surtout dans les circonstances actuelles. Mais à cet instant précis, la raison céda la place à l'émotion.

Zakariya lui expliqua alors qu'il était au Mali pour quelques semaines et qu'il souhaitait se rendre chez sa famille afin de faire la demande officielle. Sans hésiter, Penda lui transmit toutes les informations nécessaires : adresses, numéros de téléphone, contacts familiaux. Tout alla très vite.

À peine avait-elle raccroché avec lui qu'elle appela sa mère.

— « Maman... quelqu'un va venir me demander en mariage. Dis à ton mari d'accepter, hein ! »

Sa mère, déconcertée, enchaîna aussitôt les questions :

— « Comment ça ? Ça ne se passe pas comme ça... Qui est-ce ? Depuis quand vous vous connaissez ? Je le savais... je savais qu'il y avait quelqu'un d'autre ! »

Penda prit le temps de tout expliquer. Leur rencontre, leur pudeur, leur lien silencieux. Sa mère écoutait attentivement. Malgré la complexité de la situation, elle ressentit une joie sincère pour sa fille. Une joie mêlée d'inquiétude, certes, mais aussi d'espoir.

— « Qu'Allah facilite, ma fille », lui dit-elle doucement. Et dès ce jour-là, elle multiplia les invocations pour elle.

Penda raccrocha le téléphone le cœur rempli d'émotions contradictoires : la joie, la peur, l'attente. Elle savait que le chemin serait encore long, semé d'obstacles et de discussions difficiles. Mais pour la première fois depuis longtemps, elle avait l'impression que quelque chose de profondément juste était en train de naître.

Zakariya se rendit au sein de la grande famille de Penda pour une première prise de contact. Fidèle à sa pudeur et à son respect des traditions, il n'osa pas aborder directement la question du mariage. Cette première visite se voulait discrète, presque symbolique, comme une manière d'annoncer sa présence sans brusquer les choses.

De son côté, la mère de Penda décida de rapporter à son mari ce que leur fille lui avait confié. Lorsqu'elle évoqua la demande de Zakariya, la réaction du père fut immédiate et catégorique.

Il refusa.

À ses yeux, la situation ne pouvait pas se répéter. Penda avait déjà refusé un mariage auparavant. Qu'est-ce qui garantissait qu'elle ne changerait pas encore d'avis ? Et surtout, elle n'avait pas terminé ses études. Pour lui, la question ne se posait même pas.

— « *C'est hors de question* », trancha-t-il.

La mère insista. Elle le supplia presque. Elle lui demanda au moins d'accorder le bénéfice du doute à ce jeune homme, d'envisager une solution intermédiaire : accepter des fiançailles, et repousser le mariage de deux ans, le temps que Penda termine ses études.

Mais il resta silencieux.

Ce silence pesa lourd. Il n'était ni un accord, ni un refus définitif. Juste une porte entrouverte, incertaine.

Quelque temps plus tard, un oncle de Zakariya prit contact avec la famille de Penda. Conformément aux usages, il s'adressa d'abord au frère aîné de la famille, comme le veut la coutume. Ce dernier transmit ensuite l'information aux autres membres, y compris au père de Penda.

L'intention de Zakariya était désormais claire : il souhaitait officiellement épouser Penda.

Face à cette démarche formelle, une réunion familiale s'imposa. La question du mariage de Penda devint un sujet central, débattu avec sérieux et prudence. Les avis divergeaient, les inquiétudes s'exprimaient, et chacun mesurait le poids de la décision.

À l'issue de ces échanges, l'oncle de Zakariya envoya un message à Penda pour s'assurer de son consentement.

Elle confirma qu'elle était d'accord.

Il lui précisa alors la position de son père : il souhaitait attendre qu'elle termine ses études avant d'aller plus loin.